

**Roman populaire et révolution industrielle,  
Analyse comparée à travers *Le Maître de forges*  
d'Ohnet et *Cinq cents millions de la Bégum* de Verne**

**Mohammad Reza FARSIAN**

Maître-assistant, Université Ferdowsi de Mashhad

farsian@um.ac.ir

**Résumé**

Georges Ohnet et Jules Verne comptent parmi les romanciers célèbres de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Verne étant plus connu et plus universel, bien entendu. Tous deux sont considérés comme des romanciers populaires, le deuxième dans le genre du roman d'anticipation et d'aventures et le premier dans celui du roman de mœurs. Les deux étaient influencés par le plus grand phénomène du siècle : la révolution industrielle. Même si les éléments de l'idéalisme et de l'imaginaire qui tissent l'intrigue des romans populaires éloignent le lecteur à se retrouver dans son monde réel, mais la sensibilité de ces écrivains envers ce phénomène nous permettrait peut-être à pouvoir appeler ces romans scientifiques, ou bien, industriels.

Cet article, après une présentation des deux romans, essaie d'analyser les points de divergence et de convergence dans l'écriture de ces romans afin de retrouver la manifestation du progrès scientifique et ses conséquences dans ces œuvres. La recherche essaiera de répondre ainsi à cette question : quelles sont les manifestations des symboles de l'industrialisation de la société dans le monde imaginaire et idéal de ces écrivains ?

**Mots clés :** Littérature XIX<sup>e</sup> siècle, roman populaire, Verne, Ohnet, révolution industrielle.

## Introduction

En 1847, le romancier et dramaturge Georges Hénoc, qui prendra le pseudonyme d'Ohnet, naît à Paris. Ce petit-fils du célèbre docteur Blanche se destine au barreau, mais il amorce, par le biais du journalisme, une carrière littéraire. Polémiste et chroniqueur aux journaux *Le Pays* et *Le Constitutionnel* à partir de 1870, il devient, dès 1875, un auteur de théâtre célèbre avec sa première pièce *Regina Sarpi*.

Cependant, l'immense succès qu'obtient son roman *Serge Panine* en 1881- premier d'une longue série intitulée *les Batailles de la vie* - révèle à Georges Ohnet sa véritable vocation. Couronnée par l'Académie française, cette œuvre fut suivie de beaucoup d'autres, la première étant *Le Maître de forges*, publiée à Paris en feuilleton dans *Le Figaro*, en 1882. Ce roman consacre sa réputation : il connaît plus de deux cents éditions en quelques mois ; six cents représentations à la scène. Georges Ohnet a trouvé sa voie : le roman bien-pensant, qu'on appellera vite le roman « ohnète » (Beaumarchais, 1994, 1181). Alors que triomphe le naturalisme, *Le Maître de forges* va confirmer l'aspiration du public à une littérature valorisant sans ambiguïté les bons sentiments dans le cadre d'un drame d'amour et d'argent. Et cela en dépit des attaques menées contre Georges Ohnet par les critiques littéraires, qui voient dans l'immense succès de ce représentant de la littérature dite « vulgaire » le triomphe d'un succédané grotesque des belles-lettres.

*Le Maître de forges* est une peinture de la haute société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : Philippe Derblay, le jeune et généreux patron des forges de Pont-Avesnes, ne doit sa richesse qu'à son intelligence et à son travail. Il aime Claire de Beaulieu, appartenant à l'une des plus nobles familles de la région. Les graves revers de fortune subis par la famille de celle-ci, ainsi qu'un fol élan d'orgueil et de rancune contre son fiancé, le duc de Bligny, qui l'a abandonnée pour épouser la richissime fille d'un fabricant de chocolat, poussent la jeune fille à consentir à se marier avec Philippe Derblay. Mais celui-ci s'aperçoit bien vite que sa femme n'a pour lui que haine et dédain. Blessé au plus profond de lui-même, mais toujours amoureux, il impose à Claire de sauver les apparences ; tant en la laissant à sa guise. Il se contente de veiller généreusement à son bien-être, mais repousse toute tentative de rapprochement à mesure que la jeune femme ouvre les yeux sur la conduite de son ancien fiancé et sur la valeur de son mari. Par son attitude d'austère fermeté, Philippe brise peu à peu l'orgueil de Claire. Provoqué en duel par le duc de Bligny, dont la femme a été insultée par Claire, Philippe va se battre avec le duc. Claire

voit alors avec terreur son mari risquer sa vie. Aveuglée par la passion, elle se jette devant l'arme du duc et blessée, à demi-inconsciente, elle sent enfin les lèvres de Philippe se joindre aux siennes pour leur premier baiser d'amour (Laffont-Bompiani, 1994, 4330). C'est sur cette scène que se termine le roman.

*Les Cinq Cents Millions de la Béguin* a été publié à Paris en feuilleton dans le *Magasin d'éducation et de récréation* en 1879. Il s'agit d'une des rares œuvres de l'écrivain où la valeur du progrès scientifique se trouve mise en cause de manière brutale. Le romancier se montre en effet de plus en plus persuadé que l'avenir dépendra davantage des hommes de bonne volonté que des grandes découvertes scientifiques : le docteur Sarrasin, savant et philanthrope, se découvre héritier de la béguin Gokool. Le voilà à la tête d'un capital de deux cent vingt-sept millions de francs, somme fabuleuse en 1871. Son fils, Octave, est l'ami de Marcel Bruckmann, un jeune orphelin alsacien intelligent et énergique. Tous deux ont combattu contre les Prussiens en 1870 et ont partagé l'amertume de la défaite. Ils achèvent leurs études pendant que le docteur Sarrasin, soucieux d'utiliser au mieux sa fortune, se propose de bâtir « une cité modèle sur des données rigoureusement scientifiques » ; « une ville de la santé et du bien-être ». Mais le docteur Sarrasin apprend qu'il doit partager l'héritage avec le professeur Schultze, savant allemand profondément francophone. Tandis que Sarrasin part édifier sur la côte californienne, la merveilleuse Franceville, Schultze va construire à quelques lieues de cette ville, Stahlstadt, la Cité de l'Acier. Il s'agit de l'antithèse absolue de l'utopie du docteur Sarrasin : une usine cyclopéenne fabriquant des canons. Les ouvriers y travaillent selon une discipline militaire, sous la surveillance d'une police omniprésente. Enrichi en outre par le commerce des armes, Herr Schultze prépare la destruction de Franceville au moyen d'une gigantesque pièce d'artillerie. Son plan échoue grâce au jeune Marcel Bruckmann, parvenu à s'introduire dans Stahlstadt pour en surprendre les secrets. Il prévient ses amis qui peuvent organiser leur défense. Celle-ci se révèle inutile. Lancé à trop grande vitesse, l'obus incendiaire de Schultze devient un satellite de la Terre, parfaitement inoffensif. Schultze meurt dans son laboratoire, victime de ses inventions démoniaques. Son empire ne lui a servi à rien. L'ironie du sort fait de Sarrasin l'unique héritier de Schultze. Dirigée par Marcel, Stahlstadt ajoutera ses forces aux forces du Bien, et le courageux Alsacien épousera Jeanne, la fille du bon docteur Sarrasin (Beaumarchais, Couty, 1994, 354).

Le roman se présente donc comme un conte de fée moderne. A quelques réserves près, toutefois. « En effet, c'est la Science, avec un S majuscule, qui est ici sous-tend, tout le roman, sous forme d'une lutte symbolique entre les deux héros et leurs conceptions différentes de l'utilisation que l'humanité en fait » (Martin, 1996, VII). L'éternel dilemme science bienfaisante - science malfaisante est ici posé de manière concrète dans un rythme haletant parfaitement dramatique.

### Discussion

En confrontant ces deux œuvres, nous trouvons plus de différences que de ressemblances. Tout comme en ce qui concerne les auteurs. A ceci près, qu'ils avaient tous deux tâté du théâtre. La première vocation de Jules Verne était le théâtre et il écrit une trentaine de pièces avant de se consacrer au roman. Cette attirance pour le théâtre l'amène à adapter certains de ses romans pour la scène. C'est également le parcours littéraire de Georges Ohnet. C'est le premier point commun de la vie de ces deux écrivains.

Le deuxième point commun, c'est leur refus du barreau. Après avoir passé sa thèse de droit, selon le vœu de son père, Jules Verne aurait dû s'inscrire au barreau ; mais il refuse : la seule carrière qui lui convienne est celle des lettres. Georges Ohnet fait un bref passage au barreau, mais il le refuse, lui aussi, et commence sa carrière littéraire.

Le troisième est que tous les deux organisent un ensemble de leurs romans, l'un sous le nom de « Voyages extraordinaires », qui comprend soixante-deux romans et l'autre avec la série des « Batailles de la vie » qui comporte trente-neuf titres.

Le quatrième point commun entre ces deux écrivains et leurs romans est l'idéalisme tissé autour des villes : Pont-Avesnes et Franceville ; un idéalisme sous-jacent dans *le Maître de forges* et un idéalisme net et explicite dans *Les Cinq cents millions*. Les deux auteurs, en parfait utopistes, créent des villes dont les habitants n'ont pas de problèmes pour se nourrir. L'utopie est un monde parallèle où les difficultés des classes défavorisées sont résolues, où les échecs personnels sont abolis. *Le Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse définit l'utopie comme « une forme de l'idéal et, par conséquent, elle en a tous les caractères ». Le mot idéal, pris dans le sens le plus général, est synonyme de fictif ou imaginaire, et s'applique à tous les objets qui n'ont pas d'existence hors de l'esprit qui les conçoit. Thomas More avait nommé utopie le pays imaginaire où il avait placé son gouvernement fictif. Le nom du pays

s'est étendu à ce gouvernement, et le mot est devenu synonyme de conception imaginaire, idéal qui semble irréalisable.

C'est justement le cas du *Maître de forges*, où Ohnet nomme, à maintes reprises, « pays » la petite ville de Pont-Avesnes qui nous rappelle aussi la Franceville du « bon professeur » Sarrasin. Tout va pour le mieux dans ces deux villes qui sont florissantes et ont atteint la prospérité. Franceville se révèle encore plus parfaite ; une ville faite pour le bonheur de ses habitants et cela, grâce aux capitaux investis. Jules Verne définit la ville comme une « agglomération de gens heureux, libres, indépendants » (Verne, 1998, 166) et comme « une cité heureuse, dont les institutions bienfaites favorisent tous et chacun en montrant un nouvel horizon aux peuples découragés » (*Ibid.*, 103).

De ces deux cités de progrès, Franceville bénéficie de la description la plus poussée et de la mise en relief la plus marquée de son caractère utopique. Le docteur Sarrasin, brave universitaire français qui apprend la venue d'un fabuleux héritage alors qu'il assiste à un congrès scientifique international, se déclare « le fidéi-commissaire de la science » ; « ce n'est pas à moi que ce capital appartient de droit, annonce-t-il, c'est au progrès ». Animé par cette idée, il emploie ainsi cette fortune inattendue à « tracer le plan d'une cité modèle sur des données rigoureusement scientifiques » (*Ibid.*, 25). Il la fonde dans l'Oregon, sur des territoires concédés par les Etats-Unis. Cette localisation nous ramène directement à la tradition socialiste utopique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les saint-simoniens voyaient dans ce pays l'image même de l'avenir, et d'autres utopistes tentèrent d'y fonder des sociétés idéales. L'accent mis sur le travail et sur la science dans la vie de la cité, la « guerre à l'oisiveté », distingue néanmoins Franceville de la banale anticipation hygiéniste et autorise son rattachement à la tradition saint-simonienne. Chesneaux s'intéresse dans ces traits aux trois points importants : l'insistance placée sur l'exploitation du globe par l'humanité, l'appel au travail et à la science (Chesneaux, 2001, 113).

Un autre indice d'une ville idéale dans *Le Maître de forges* est le regard d'Ohnet sur l'usine et la vie des ouvriers. A l'époque où les écrivains, en particulier Zola, évoquent la situation réelle – humiliante et désespérée – des ouvriers et des travailleurs, Ohnet se permet de présenter la vie de ceux-ci sous un jour idéalisé et de les faire paraître heureux et satisfaits.

L'utilisation des couleurs dans ses descriptions est impressionnante dès la première page de ce livre. Dans le premier paragraphe, Ohnet

décrit très rapidement la grande usine de la ville ; mais quoi qu'il essaye de la présenter sous un jour favorable, tant pour les patrons que pour les ouvriers, et d'en faire une utopie industrielle, il rappelle quelques effets néfastes de ces symboles de l'industrialisation. Mais il les raconte sans insister et sans produire de mauvaise impression sur le lecteur. Il mélange adroitement les inconvénients de l'usine avec la beauté de la nature qui l'entoure. Par exemple, la fumée noire « crachée » par les usines dans les romans naturalistes et réalistes est décrite comme « rouge » par Ohnet.

Le rouge forme le symbole par excellence de la vie et de l'énergie. Il s'agit de la couleur la plus dynamique. Sa propriété vitale lui vient de ce qu'il correspond à la teinte du sang, si précieux que sa perte entraîne la mort. *L'Encyclopédie des symboles* explique que le rouge forme parmi les couleurs « l'objet, en général, d'une certaine préférence. Sous forme de l'oxyde de fer, cette couleur est connue de l'homme depuis la nuit des temps : les artistes des cavernes de l'ère glaciaire l'employaient déjà dans leurs peintures. Avant eux, l'homme de Néanderthal recouvrait aussi de cette couleur les corps des morts que l'on enterrait, sans doute dans l'intention de leur redonner la couleur chaude du sang et de la vie. La couleur rouge est généralement perçue comme agressive, douée d'énergie vitale et extrêmement puissante. Apparentée au feu, elle en est un signe d'amour que de guerre et représente aussi bien la vie que la mort » (Cazenave, 1989, 593).

Ohnet ne se contente pas à utiliser une telle couleur, assez bizarre à l'ère de l'industrie, pour la fumée des usines. Ses usines ne sont mêmes pas polluantes, car la fumée est « balayée par le vent » dans cette ville. Quand il parle des bruits de « marteaux de la forge », il écrit : « Une paix profonde s'étendait sur cette riante nature. Et l'air était si pur qu'à travers l'espace le bruit assourdi des marteaux de la forge montait de la vallée jusqu'à la forêt » (Ohnet, 1992, 513)<sup>1</sup>. Ainsi, les ouvriers d'Ohnet, ni ceux de Verne, ne souffrent pas des méfaits du bruit, qui construisaient, dans la société industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, une menace permanente et sérieuse pour l'ouïe des ouvriers. Cette difficulté auditive menaçait tellement la santé des ouvriers que Rupert Taylor appelle l'ère de la révolution industrielle : « l'ère du bruit » (Taylor, 1993, 11).

Ohnet cherche à imposer dans son roman sa propre vision du monde et sa manière de percevoir les couleurs. Ses personnages ont presque les mêmes couleurs que l'univers dans lequel ils évoluent. Et si Ohnet utilise parfois la couleur noire, c'est bien sûr pour montrer la mélancolie amoureuse de ses personnages, ou de leur infidélité. Mais dans ce noir, il

ne manque pas de rappeler que ses personnages appartiennent à la noblesse. L'univers du *Maître de forges* est donc un univers coloré dans lequel la seule note de tristesse – en noir ou blanc – est le récit de l'échec amoureux. Il a recours à toutes les couleurs pour donner une sensation plus forte des drames de l'amour, de la psychologie des personnages aristocratiques et de la vie bourgeoise.

La ville heureuse de Franceville, décrite minutieusement, est une cité basée sur l'hygiène publique et la propreté, deux notions associées au blanc. Ce dernier domine par conséquent dans le texte, se retrouvant vingt fois, nombre à mettre en comparaison avec les quinze apparitions du noir. Ces quinze fois, une quantité par ailleurs peu remarquable, se situent, pour la grande partie, dans les développements décrivant l'usine funeste de canons de Schultze : par exemple,

C'est au centre de ces villages, au pied même des CoalsButts, inépuisables montagnes de charbon de terre, que s'élève une masse sombre, colossale, étrange, une agglomération de bâtiments réguliers percés de fenêtres symétriques, couverts de toits rouges, surmontés d'une forêt de cheminées cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voilé d'un rideau noir, [...] Cette masse est Stahlstadt, la Cité de l'Acier, la ville allemande (Verne, 1998, 29).

Autre point commun entre les deux œuvres, c'est le fait qu'ils bénéficient de la fin heureuse traditionnelle dans le roman populaire du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le monde idéal de ces romans, « les Bons sont récompensés, le travail, le mérite sont reconnus, les amants chastes réunis à la dernière page » (Hisquin, 2003, 13). Les deux personnages principaux des deux romans sont, tous les deux, des héros intelligents, cultivés et généreux, probablement utopiques, qui, à la fin du roman, connaissent le véritable amour. Mais chose curieuse, quoi qu'ils essayent de mener à bien leur tâche, leur intervention ne sert à rien et ils ne jouent qu'un rôle d'observateur. Dans *Les Cinq cents millions*, Marcel Bruckmann reste le jouet passif de Herr Schultze et ne trouve aucun moyen d'éviter la catastrophe qui menace Franceville qu'une fuite sans espoir pour prévenir ses habitants à la dernière minute – et qui n'aura servi à rien. La survie de Franceville n'est due qu'à une erreur de calcul qui modifie la courbe de l'obus qui devait la détruire complètement. Dans *Le Maître de forges*, c'est Claire de Beaulieu qui, assistant au duel entre son mari et Bligny, se jette devant le pistolet du duc.

Les adjectifs utilisés pour *Le Maître de forges* dans les deux premières phrases, et pour *Les Cinq cents millions de la Bégum* dans les quatre premières phrases des romans, sont particulièrement significatif de l'optimisme des auteurs de ces deux romans. Dans *Le Maître de forges* :

Par une claire journée du mois d'octobre 1880, un jeune homme, vêtu d'un élégant costume de chasse, était assis à la lisière d'un de ces beaux bois de chênes qui couvrent de leur ombre fraîche les premières pentes de Jura. Un grand chien épagneul marron, couché dans la bruyère à quelque pas de son maître, fixant sur lui ses yeux attentifs, semblant demander si on n'allait pas bientôt repartir (Ohnet, 1992, 513).

Et dans *Les Cinq cents millions* :

Ces journaux anglais sont vraiment bien faits ! se dit à lui-même le bon docteur en se renversant dans un grand fauteuil de cuir. Le docteur Sarasin avait toute sa vie pratiqué le monologue, qui est une des formes de la distraction. C'était un homme de cinquante ans, aux yeux vifs et purs sous leurs lunettes d'acier, de physionomie à la fois grave et aimable, un de ces individus dont on se dit à première vue : voilà un brave homme. A cette heure matinale, bien que sa tenue ne trahit aucune recherche, le docteur était déjà rasé de frais et cravaté de blanc (Verne, 1998, 1).

Cette euphorisation par le lexique (substantifs, adjectifs, adverbes, etc.) est une constante de ce type de romans. Voyons aussi le lexique que nous offrent les vingt lignes du dernier paragraphe de *La Grande Marnière* de Georges Ohnet :

Installés... réalisés... remportés... brillants succès... présenté... députation... écrasante... majorité... travaille sérieusement... mariage... habilement... dirige... mine d'organisation... excellents résultats... heureuse... générosité... oublier le mal... sa succession... belle maison... sera construite... très belle... prospérité... prodigieuse... très beau... (Hisquin, 2003, 14).

Et enfin, le dernier point de ressemblance entre ces deux œuvres, et même entre toute l'œuvre de ces deux romanciers, est la présence constante de la nature dans leurs romans, alors que cette présence n'est que très rare dans les romans dits industriels du XIX<sup>e</sup> siècle. Georges Ohnet en profite pour construire son utopie et ses personnages. En ce qui concerne Verne, il dépasse la vision romantique du monde : chez lui, la nature n'est plus le cadre majestueux du roman, mais un acteur à part entière.

La belle nature est le symbole de la belle vie et Jules Verne a procuré plus de détails sur cette belle vie : « L'eau coule partout à flots. Les rues, pavées de bois bitumé, et les trottoirs de pierre sont aussi brillants que le carreau d'une cour hollandaise » (Verne, 1998, 154). Tout le monde apparaît en pleine santé. Les résidents suivent les rudiments de l'hygiène: celui qui vit dans Franceville

[...] y voit que l'équilibre parfait de toutes ses fonctions est une des nécessités de la santé ; que le travail et le repos sont également indispensables à ses organes ; que la fatigue est nécessaire à son cerveau comme à ses muscles ; que les neuf dixièmes des maladies sont dues à la contagion transmise par l'air ou les aliments. Il ne saurait donc entourer sa demeure et sa personne de trop de « quarantaines » sanitaires. Éviter l'usage des poisons excitants, pratiquer les exercices du corps, accomplir consciencieusement tous les jours une tâche fonctionnelle, boire de la bonne eau pure, manger des viandes et des légumes sains et simplement préparés, dormir régulièrement sept à huit heures par nuit, tel est l'ABC de la santé (Verne, 1998, 156).

La vie et ses conditions se trouvent bornées, encadrées par les règlements sanitaires, Franceville étant fondée pour des raisons de santé publique des habitants.

Quant aux différences entre les deux romans, Ohnet se révèle en effet plus constructeur que créateur, alors que Verne est considéré plus créateur que constructeur. *Les Cinq cents millions* comptent parmi les romans d'anticipation, où en créant deux cités modèles, Franceville, l'utopie du bien-être et de l'hygiène, et Stahlstadt, cette ville-usine, Jules Verne s'est montré un extraordinaire visionnaire. En revanche, Georges Ohnet est un habile scénariste, qui possède l'art du suspense et des intrigues bien ficelées. De plus, le thème de la confrontation de l'amour et de la classe sociale est le thème principal du *Maître de forges*, ou mieux, le thème habituel de l'œuvre d'Ohnet. Peuplé de nobles et de bourgeois, convoquant à grand renfort de lieux communs et de stéréotypes l'opposition de la naissance et de l'argent, le roman est centré sur une intrigue sentimentale. Tout est bien dans le meilleur des mondes bourgeois, bonifié par quelques valeurs aristocratiques et qui échappe ainsi au terrible verdict : « l'argent, c'est le mot d'ordre de cette époque vénale et cupide ». Nous pouvons dire que Georges Ohnet est l'historiographe de la bourgeoisie. Ses lecteurs bourgeois n'ont cessé de lui témoigner une admiration reconnaissante.

Après l'argent, Ohnet traite de l'amour, tel qu'il se passe chez les bourgeois. L'amour occupe une place importante dans l'œuvre d'Ohnet et un des thèmes fondamentaux de ses romans ; alors que dans les romans de Jules Verne, dont *Les Cinq cent millions de la Bégum*, « les relations amoureuses sont réduites à des échanges de regards. Le récit de Jules Verne s'arrête au moment du mariage du héros » (Compère, 1996, 52). A un journaliste qui lui en fait la remarque, Verne répond : « Quand la tendre influence est nécessaire, elle est toujours là. Toutefois l'amour est une passion absorbante ; et mes héros ont régulièrement besoin de tout leur courage et de toute leur attention pour sortir de leurs difficultés. S'ils étaient amoureux tout le temps, ils resteraient là où on les a trouvés au premier chapitre – aux côtés de la personne aimée » (Compère, 2005, 62). Daniel Compère confirme néanmoins pouvoir trouver de belles histoires d'amour dans certains romans de Verne, comme *Le Château de Carpathes* ou *Le Secret de Wilhelm Storitz*.

En ce qui concerne les femmes, « contrairement à ce que laisse croire le nom de la Bégum dans le titre de l'ouvrage de Verne, ce roman est un roman sans femme » (Dekiss, 1999, 430). Seule est présente une certaine Jeanne, la fille du bon docteur, à propos de laquelle Verne ne nous donne que très peu d'informations, et qui se marie à la fin de l'histoire avec Marcel Bruckman.

Somme toute, dans *Le Maître de forges*, c'est l'amour qui couronne l'industrie, alors que dans *Les Cinq cents millions*, l'industrie couronne l'amour. En parlant d'industrie, il faut mentionner que Jules Verne, avec *Les Cinq cents millions de la Bégum*, trouve le thème qui lui convient : l'éloge de l'industrie. « J'estime que j'ai de la chance d'être né dans une période de découvertes remarquables, et peut-être plus encore, d'inventions merveilleuses » déclare Verne en 1894 (Compère, Margot, 1998, 102)<sup>2</sup>. Il est vrai que la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle connaît une transformation sans précédent du monde aux inventions techniques et scientifiques dont l'œuvre vernienne se fait l'écho. L'industrie était la « force dominante du siècle » (Ohnet, 1992, 657).

Stahlstadt est la cité industrielle concentrationnaire où les travailleurs sont réduits en esclaves : taudis misérable des mineurs et des ouvriers, accidents mortels dans les mines, ciel noir de la fumée des cheminées, tintamarre des machines assourdissantes, secteurs de travail cloisonnés, lourdes grilles, production frénétique, rythme de travail, discipline inflexible, laissez-passer, mots d'ordre pour entrer et sortir. Stahlstadt, « ce labyrinthe autour d'un canon [...] est déjà une cité noire. Dans la

ville de l'acier règnent la misère matérielle et morale: on y est soumis au régime militaire, on y est prisonnier » (Minerva, 2001, 100).

Stahlstadt se présente aux antipodes de la Franceville, compte tenu de l'intention de leur auteur. Si un savant bienfaisant et généreux ne pense en effet qu'à mettre sa science au service de l'humanité et réalisera en conséquence une cité idéale, la science du savant maléfique est au service de ses projets personnels pour dominer le monde, engendrant ainsi une Stahlstadt. La science a besoin d'un grand emplacement pour s'effectuer et les savants se sentent dans l'obligation de créer leur propre ville, les villes existantes étant trop communes pour pouvoir accueillir et porter les équipements correspondant à leurs intentions spéciales, contrairement aux villes idéales (du point de vue positif ou négatif). Stahlstadt est construite sur cette mesure par le savant allemand, ex-professeur de chimie, Herr Schultze.

Verne a su rendre puissamment le déchaînement cyclopéen de Stahlstadt, la ville usine, la forge monstre. Stahlstadt, la Cité de l'Acier, est une ville totalement industrielle. Avec la création de cette ville, Herr Schultze devient le plus grand travailleur du fer et, spécifiquement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes. La machine constitue l'élément principal de cette ville industrielle et son nombre atteste de l'industrialisation. Dans cette cité des machines, l'on en trouve de toutes sortes : « des machines hydrauliques, locomotives, machines à vapeur, locomobiles, pompes d'épuisement, turbines, perforatrices, machines marines, coques de navire, [...] » (Verne, 1998, 136).

Le roman aborde de front le caractère inhumain de la grande industrie, la moralité ouvrière, la dureté des conditions de travail, l'autoritarisme des contremaîtres. Essentiellement, la puissance économique de Stahlstadt se fond avec sa puissance politique. Son caractère totalitaire déborde largement la satire chauvine anti-allemande que certains se contentent d'y voir<sup>3</sup>. Il s'agit d'une société militarisée qui nous fait penser au nazisme où les ouvriers sont classés selon une hiérarchie militaire, soumis à une discipline militaire et accomplissent avec une précision soldatesque les gestes de leur travail professionnel. Tenus de résider dans le lieu qui leur est assigné, ils prêtent serment de garder le silence sur leurs activités industrielles et acceptent que soit ouverte leur correspondance. De hautes murailles et des fossés entourent la ville organisée en sections et divisions séparées par des cloisons étanches. Un contrôle s'opère sur tous les déplacements par un système de sentinelles et de doubles portes, « comme dans les couvents ». Au

cœur se situe le « bloc central », où nul ne pénètre autre que les initiés. Ceux-ci s'engagent solennellement « à ne rien révéler de ce qui s'y passe et seraient impitoyablement punis de mort par un tribunal secret s'ils violaient leur serment » (*Ibid*, 63).

Herr Schultze y a établi son laboratoire personnel, entouré d'un jardin paradisiaque : fleurs rares, cascades, rocailles, bosquets, serres. La centralisation de toute cette machine est si poussée que tout s'arrêtera lorsque le dictateur sera victime d'un accident. Ce système de pouvoir, inscrit dans un espace politique lui-même impérieusement structuré, sert un projet de domination mondiale. Schultze, un siècle avant les « bombes à fragmentation » de sinistre mémoire lâchées par l'aviation américaine contre la population civile vietnamienne, inventa des obus-gigognes. Ceux-ci « contiennent cent petits canons symétriquement disposés, encastrés les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, et qui, après avoir été lancés comme projectiles, redeviennent canons pour vomir à leur tour de petits obus chargés de matières incendiaires. C'est comme une batterie que je lance dans l'espace, déclare Herr Schultze, et qui peut porter l'incendie et la mort sur toute une ville en la couvrant d'une averse de feux inextinguibles » (*Ibid*, 82).

La cité d'acier est un lieu démoniaque. L'opération du puddlage est décrite avec précision, mais elle est poétique dans la mesure même où elle correspond au combat d'un homme seul avec la matière incandescente.

L'opération du puddlage a pour but d'effectuer cette métamorphose. Des équipes de cyclopes demi-nus, armés d'un long crochet de fer, s'y livraient avec activité. [...] Pour obtenir l'acier, ce carbure de fer, si voisin et pourtant si distinct par ses propriétés de son congénère (le fer), on attendait que la fonte fût fluide et l'on avait soin de maintenir dans les fours une chaleur plus forte. Le puddleur, alors, du bout de son crochet, pétrissait et roulait en tous sens la masse métallique ; il la tournait et retournait au milieu de la flamme ; puis, au moment précis où elle atteignait, par son mélange avec les scories, un certain degré de résistance, il la divisait en quatre boules ou loupes spongieuses, qu'il livrait, une à une, aux aides-marteleurs [...]. Dans l'immensité de cette forge monstre, c'était un mouvement incessant, des cascades de courroies sans fin, des coups sourds sur la basse d'un ronflement continu, des feux d'artifice de paillettes rouges, des établissements de fours chauffés à blanc. Au milieu de ces grondements et de ces rages de la matière asservie, l'homme semblait presque un enfant (*Ibid*, 71).

Stahlstadt se présente comme une ville créée et faite pour la guerre. Toutes les machines, tous les ouvriers, toute l'industrie y sont destinés à vaincre l'adversaire, la bonne Franceville du savant français, le Dr Sarrasin. Les machines de guerre sont ainsi dévoilées dans la ville comme des machines à tuer. Verne profite de la visite de Marcel Bruckmann pour nous révéler une autre partie de la cité, pour laquelle cette dernière fut érigée, l'instrument de mort, le canon. Tous ces instruments meurtriers n'obéissent qu'à une visée, le massacre de tous les habitants de Franceville : « Tout être vivant [...] est en même temps congelé et asphyxié [...] avec mon système, pas de blessés, rien que des morts ! » (*Ibid*, 120).

La question ingénieuse est celle du choix d'un savant *allemand* pour construire une telle ville industrielle contre un savant *français* pour bâtir une ville aux antipodes de la première. La jeunesse de Verne se déroula en plein milieu d'événements militaires – conquête de l'Algérie, campagnes du Second Empire. Il a vingt-six ans lors du siège de Sébastopol, trente et un au moment de Magenta et de Solferino, quarante-deux à la défaite de 1870. La guerre sous les yeux, comment rester indifférent ? Comment ne pas y situer certaines aventures ? Verne n'y manqua pas en écrivant *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*. Le roman est fondé sur le contraste entre la mégalomanie allemande et la générosité française. L'idéalisme français s'y trouve représenté par le philanthrope Dr. Sarrasin et surtout le jeune ingénieur alsacien Marcel Bruckmann. Celui-ci est doté d'une « maturité toute virile, du fait du malheur de la France [1870]. [...] C'est à la jeunesse de réparer les fautes de ses pères » (*Ibid*, 13). Défiant leur rival allemand, Sarrasin et Bruckmann nomment fièrement Franceville leur nouvelle fondation, avec son futurisme utopique.

De l'autre côté, Herr Schultze incarne le Mal sous toutes ses formes : ambition sans scrupule, hypertrophie de l'ego, préjugés racistes, animosité contre tout ce qui est faible ou généreux. L'orgueil allemand est caricaturé à travers ce personnage, qui doit partager avec ce médecin français un héritage fabuleux :

Il s'agissait pour lui de démontrer à M. Sharp, anglais, la nécessité de faire prédominer la race germanique sur toutes les autres. S'il poursuivait l'idée de réclamer cette succession, c'était surtout pour l'arracher à des mains françaises, qui ne pourraient en faire que quelque inepte usage. [...] Ce qu'il détestait dans son adversaire, c'était surtout sa nationalité.

[...] Devant un Allemand, il n'insisterait assurément pas [...] mais l'idée qu'un prétendu savant, qu'un Français pourrait employer cet énorme capital au service des idées françaises, le mettait hors de lui (*Ibid.*, 31).

Nous nous situons ici à la limite du chauvinisme revanchard le plus commun des années 1880. Schultze « l'Allemand éternel » ne se distingue pas de Schultze le magnat de l'industrie de guerre, le maître d'une gigantesque ville industrielle totalitaire et « proto-hitlérien », le savant qui met ses connaissances au service d'une œuvre de destruction.

Les Cinq Cents Millions de la Bégum montrent Herr Schultze comme une brute vaniteuse et sanguinaire. Le roman apparaît très imprégné de l'esprit revanchard, comme l'on pouvait le rencontrer après l'humiliation de 1870. On l'a donné comme l'exemple type de l'antigermanisme systématique. « La haine de l'allemand qui s'exprime dans ce roman a longtemps passé pour l'exemple de ce que la littérature d'imagination a produit de pire pendant les quarante et quelques années qui séparèrent 1870 de 1914, c'était l'appel à la revanche » (Martin, 1996, XI). La généralisation, l'amalgame, est proche : le Prussien se voit détesté ou refusé par tous ses voisins, les pays d'Europe centrale. Par ailleurs, son procédé guerrier est déloyal : il consiste à se jeter sur ses ennemis avant qu'ils soient tout à fait prêts ; il construit sa ville, pour y installer ses machines, ses instruments de guerre. Michel Clamen suggère que Verne a reflété les images nationales comme les percevaient ses contemporains (Clamen, 2005, 187).

Toutefois, nous pouvons croire que Stahlstadt est plutôt une ville de guerre qu'une ville allemande faite pour dénoncer le nationalisme. La dénonciation de la guerre et des armements occupe une place importante dans le roman, plus essentielle finalement que les accès de chauvinisme anti-allemand et pro-français du livre. Schultze s'avère un marchand de canons, qui pourrait s'avérer aussi bien un savant anglais ou français.

En ce qui concerne l'industrie chez Ohnet, contrairement à ce que laisse croire le titre de son roman, l'auteur a été beaucoup moins influencé que Verne par le courant industriel de son époque. Il ne parle pas beaucoup de l'usine de forges dont le Maître est le personnage principal de son roman. Et quand il en parle, il le fait de façon vague ; mais ces vagues descriptions ne provoquent, contrairement à celles des Cinq cents millions ou des romans de Zola, aucune mauvaise impression sur lecteur. Il y a toujours quelque mot qui neutralise les inconvénients de l'industrie : « dans l'éloignement, les marteaux de l'usine sonnaient

gaiement sur les enclumes » (Ohnet, 1992, 619), ou « le bruit des marteaux sonnait sur les enclumes égaya la jeune femme » (Ibid., 648).

L'ouvrier de Georges Ohnet est différent de l'ouvrier réel de l'époque. Un ouvrier complètement au service de la bourgeoisie et totalement satisfait de son sort. Dans une scène, on voit un vieil ouvrier embrasser Claire et lui dire : « oh ! Madame, les Derblay ont toujours été de braves gens » (Ibid., 708). En effet, dans l'idéalisme de George Ohnet, l'ouvrier est bon quand il n'est pas ivrogne ou syndiqué. On songe au mot de Flaubert dans le dictionnaire des idées reçues : « ouvrier : toujours honnête, quand il ne fait pas d'émeutes ».

Dans cette optique, le patron est souvent dur mais juste. Tous les ouvriers adorent leur maître, Philippe Derblay. C'est lui, le patron, qui risque de perdre sa vie pour sauver un enfant ouvrier d'un accident de travail. Mais le patron du Cité de l'Acier, le diabolique allemand Herr Schultz, est l'artisan de la mort.

### Conclusion

Avec *Les 500 millions de la Bégum* et *Le Maître des forges*, mais aussi quelques autres romans populaires du siècle, comme *Les Indes noires* de Verne, *La Ténébreuse* d'Ohnet ou *La Vie électrique* de Robida, ce genre se montre assez à jour face aux phénomènes de l'époque. Du fait, l'industrie ne vient pas influencer seulement les romanciers réalistes et naturalistes, mais elle couronne également le genre populaire et l'idéalisme tissé autour de ces romans en cherche à améliorer, même dans l'imaginaire, la condition inhumaine, imposée par la bourgeoisie, dans laquelle vit et travaille le peuple.

Ainsi, au contraire des romans réalistes, les personnages prolétaires du genre populaire profitent du phénomène industriel nouveau à vivre heureux, avec leurs maîtres. *Le Maître des forges* et *Les 500 millions* témoignent indéniablement le succès de ce courant idéaliste à se manifester sensible aux évolutions de la société.

---

### Notes

<sup>1</sup>. Nous citons l'édition du *Maître de forges* de Georges Ohnet dans *Mélos* où il est réédité à la suite de *La Porteuse de pain* de Xavier de Montépin et de *La Pocharde* de Jules Mary. Présentation et dossier historique de Claude Aziza, Presses de la Cité, 1992.

2. Interview accordée à Marie Belloc, repris dans *Entretiens avec Jules Verne, 1873-1905*. Textes réunis et commentés par Daniel Compère et Jean-Michel Margot.

3. Y compris les autorités allemandes d'occupations en France ! En 1940, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* avaient été inscrits sur la « listo otto », dont un exemplaire

de la Bibliothèque nationale portait encore le papillon dans les années soixante. Cité par Chesneaux, Jean, *Jules Verne, un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001, p. 229.

### **Bibliographie**

BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre, COUTY, Daniel, *Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française*, Paris, Bordas, Tome III, 1994.

CAZENAVE, Michel (sous la direction de), *Encyclopédie des symboles*, München, La Pochothèque, 1989.

CHESNEAUX, Jean, *Jules Verne, un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001.

CLAMEN, Michel, *Jules Verne et les sciences, cent ans après*, Paris, Belin, 2005.

COMPERE, Daniel, *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Paris, Encrage, 2005.

- *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage, 1996.

DEKISS, Jean-Paul, *Jules Verne, l'enchanteur*, Paris, Félin, 1999.

HISQUIN, Daniel, « J'ai supprimé tous les adjectifs », in : *Les Revues pédagogiques de la mission laïque française*, n° 46, 2003, pp. 7-16.

LAFFONT-BOMPIANI, Robert, *Le Nouveau dictionnaire des œuvres*, Paris, Robert Laffont, Tome IV, 1994.

MARGOT, Jean-Michel, *Entretiens avec Jules Verne*, Genève, Slatkine, 1998.

MARTIN, Charles-Noël, *Préface à Jules Verne, Les Cinq cents millions de la Bégum suivi de Les Tribulations d'un chinois en Chine*, Genève, Hachette, 1996.

MINERVA, Nadia, *Jules Verne aux confins de l'Utopie*, Paris, Harmattan, 2001.

OHNET, Georges, *Le maître de forges*, Paris, Presses de la cité, 1992.

TAYLOR, Rupert, *Le bruit et ses méfaits*, Verviers (Belgique), Marabout Université, 1973.

VERNE, Jules, *Les Cinq cents millions de la Bégum*, Paris, Livre de poche, 1998. SAVEAN,